

LES MOYENS DE SE SAUVER



Ratiboisé, (à l'hôtel). — Ah ça, je veux une chambre avec une échelle de sauvetage. Je suis nerveux, moi.

(Le lendemain matin.) — C'est encore le moyen le plus facile que je connaisse pour acquitter son petit compte d'hôtel.

passa l'Aisne dont elle fit sauter les ponts afin de retarder l'ennemi : dès lors, le corps de Vinoy put gagner la capitale en sécurité.

VIII

Aussitôt aux avant-postes où nous fûmes cantonnés, Mystigo s'occupa à guetter les Prussiens et de temps à autre en descendait un. Grâce à son dévouement et à son habileté, ses supérieurs lui laissèrent une certaine liberté relative ; le petit troupier en profitait pour faire des reconnaissances utiles ; il découvrit de la sorte plusieurs mouvements ennemis qui furent paralysés par les précautions militaires prises en conséquence. Il indiqua un jour à son général un ruisseau tari que l'état-major croyait plein d'eau, et par lequel on put tourner l'ennemi et lui infliger des pertes sérieuses : c'est ce qu'on appela le combat de Thiais. C'est ainsi que la science géographique servait à Mystigo sous les murs de Paris comme lors de notre fuite de Sedan. Avec cela, Mouton, comme tous les braves, était un modèle de magnanimité et de générosité.

Un jour, étant de grand'garde, il se trouva en face d'un beau jeune Bavaïrois qui ne l'apercevant pas, se croyait en parfaite sécurité. Mystigo l'ajustait déjà en se disant : Tant pis pour lui, ce sera un de moins. Tout à coup, il vit le trop confiant Bavaïrois déposer son fusil et tirer son chapelet de sa poche. Le soldat se signa et commença à le réciter. Mystigo ému et édifié laissa tomber son arme ; un moment après j'arrivais auprès de lui faisant ma ronde de sous-officier. Me désignant le Bavaïrois : Que ferais-tu à ma place, dit-il, le tuerais-tu ? Dame, répondis-je, je n'aurai jamais le courage de tuer un homme qui prie, bien que ce soit le moment, puisqu'il est prêt. Ni moi non plus, reprit-il. Son chapelet fini, le soldat allemand sortit un portrait de sa poche et l'embrassa.

— Sa promise, sans doute, murmura Mystigo ; et songeant probablement à la jeune fermière qui l'attendait au pays, le pauvre Mystigo sentit ses yeux se mouiller.

Heureux Bavaïrois et fiancé de la blonde Gretchen, il ne se douta jamais qu'il doit la vie et le bonheur au respect que nourrissait un soldat français pour un ennemi qui prie ! quel contraste avec la lâche conduite de la plupart des allemands pendant la campagne de soixante-dix.

Malgré ses mérites et son talent militaire, Mystigo ne voulut jamais accepter de grade.

— Je n'aime pas à commander, dit-il.

Il se contenta donc de l'humble distinction de premier soldat ; mais il était bien le premier soldat de l'armée des défenseurs de la France en soixante-dix, au même titre que La Tour d'Auvergne était le premier grenadier de la première République, et ce récit durerait encore des mois si nous voulions raconter tous ses actes de courages. Nous nous contenterons de relater le plus brillant :

C'était pendant le bombardement de Paris. Mystigo rageait de ne pouvoir enclouer les Krupp qui, sans pitié pour la faiblesse, tuaient les innocents.

— Du moins, s'écria Mouton, si je ne puis me venger sur leurs bronzes, il faut que j'en sacrifie un en face.

Nous étions aux tranchées.

— Vois-tu cette sentinelle, là-bas, qui se cache derrière cet arbre, il faut que j'aille la démolir, dit-il à un camarade.

— Pas de bêtise, lui crie-t-on.

Advienne que pourra, répondit-il et s'élançant hors de la tranchée, il se glisse comme une couleuvre à travers les vignes, rampe dans les herbes sans être vu de l'ennemi puis, tournant un monticule, il disparaît à nos yeux. Il reparait bientôt

au sommet sur la gauche de la sentinelle prussienne. Comment avait-il pu arriver là sans être remarqué des Prussiens qui devaient certainement l'apercevoir grimpant le monticule ? Tout simplement par une ravine creusée dans le flanc de la colline. Cette ravine s'allongeait dans un plan tellement irrégulier qu'il était difficile de la distinguer au milieu des herbes qui en tapissaient les bords. Il est certain que de toute l'armée de Paris, seul, Mystigo connaissait cette voie. Il aurait pu parfaitement tuer la sentinelle du poste élevé où il se tenait mais il l'avait dit ; il voulait la désarmer et la sacrifier sur place. Ne pouvant redescendre vers l'ennemi sans s'exposer à ses coups, car de ce côté, rien ne pouvait l'abriter, Mystigo prit une résolution aussi sublime qu'originale. Afin de se couvrir autant qu'il le pouvait, il mit ses jambes sur son cou, plaça son fusil entre le corps et les jambes et se laissa rouler comme une roue du haut en bas du monticule sur une pente d'environ cent cinquante pieds de développement. Il tomba en face de la sentinelle qui deux fois avait fait feu sur lui sans l'attendre. Alors Mystigo se redressa comme mû par un ressort et levant la crosse de son fusil, il en asséna un coup sur la tête du Prussien qui tomba inerte sans avoir eu le temps de riposter. Mouton lui enleva son fusil, le mit en bandoulière et battit en retraite au milieu des balles que le poste ennemi lui envoyait. Mystigo n'avait aucun moyen de se dérober aux coups des Prussiens car tout le terrain autour de lui était plat comme une carte : il prenait une course tout en chargeant son arme puis se couchant, il canardait l'ennemi ; malheureusement, celui-ci, concentré dans un blockhaus servant de poste et dissimulé par des meurtrières, était à peu près intangible ; cependant Mystigo, grâce à son coup d'œil d'aigle, dut abattre plusieurs Prussiens car le feu cessa à plusieurs meurtrières.

Cependant, la partie n'était pas égale et elle devait fatalement tourner contre Mystigo. Déjà il était touché au bras gauche et ne maniait plus son fusil qu'avec difficulté.

Des tranchées, nous faisons un feu d'enfer contre les Allemands afin de dégager Mystigo, mais huit cent verges nous séparaient d'eux et notre tir n'était pas assez précis pour loger les balles dans les meurtrières.

Le pauvre Mouton venait d'être atteint une seconde fois à la jambe et il ne pouvait plus que se traîner quand le capitaine, commandant le secteur (*portion d'une tranchée*) d'où nous tirions, arriva furieux.

— Qui est le sergent de grand'garde, s'exclama-t-il ?

— Moi, mon capitaine, dis-je.

— Comment avez-vous pu, me dit-il brusquement, laisser ce jeune soldat courir ainsi témérairement à une mort certaine ?

— Mais, mon capitaine, il a quitté les tranchées sans me prévenir et loin de ma présence.

— Vous êtes en faute et responsable du sort de ce jeune homme !

— Moi, dis-je avec les larmes aux yeux, moi, son meilleur ami ; alors, mon capitaine, je cours de ce pas le délivrer en attaquant le poste à la baïonnette ou je tomberai avec mon ami. Qui l'aime me suive, ajoutai-je, en franchissant la tranchée !

— C'est cela, riposta le capitaine, corrigez une première maladresse par une seconde, en sacrifiant plusieurs douzaines d'hommes inutilement !

— Alors que faire ?

— Ce qu'il y a de mieux, c'est de signaler au fort de Bicêtre de démolir le blockhaus à coups de canon, afin de tâcher de sauver le jeune intrépide, s'il en est temps encore ; un si brave soldat, ajouta le capitaine, quel dommage ! Clairon, appela-t-il, sonnez l'alarme au fort.

Un officier se présenta sur les ramparts du fort. Alors, au moyen d'un système de signal par pavillon, le capitaine donna l'ordre de tirer sur le blockhaus.

On attendit haletant ; les Prussiens tiraient toujours sur Mystigo mais celui-ci était couché sur le flanc et ne paraissait plus pouvoir bouger.

Soudain, un éclair illumina le ciel gris et un obus passa en sifflant au-dessus de nos têtes. Le blockhaus, traversé, trembla sur sa base et un second projectile le démolit ; plusieurs allemands restèrent sur le carreau et une douzaine d'autres se sauvèrent dans leurs cantonnements ; trois furent tués dans leur fuite par nos tirailleurs de tranchées.

Mystigo était vengé mais lui, se redressant alors sur son séant, avec effort, agita son mouchoir comme pour nous dire : merci et adieu puis il retomba comme une masse.

On hissa le drapeau blanc et on sonna l'appel aux Prussiens afin de leur demander la permission d'aller relever Mouton qui se trouvait sur la zone militaire occupée par eux.

ERREUR FATALE



Passerelle. — Ouais ! Où as-tu pris cette moustache ? Rodépartout. — Ne m'en parles pas. Je croyais mettre une sauce anglaise sur le sandwich que j'ai mangé la semaine dernière, et c'était une lotion pour lescheveux.